



# «JAPANCONGO»

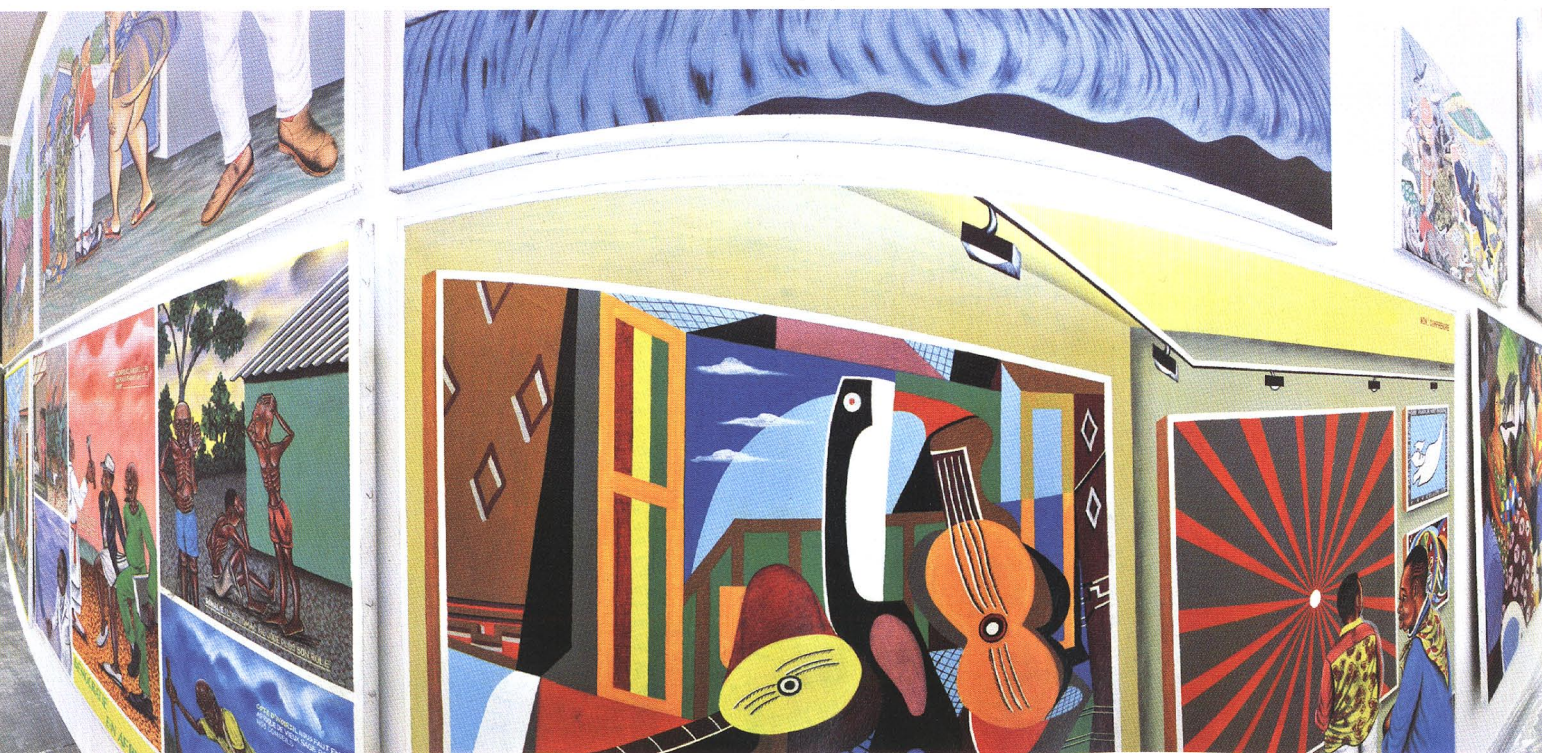
## L'expo ping-pong de Carsten Höller

L'artiste a organisé la rencontre d'œuvres japonaises et congolaises issues de la collection d'art contemporain de Jean Pigozzi, dans une double logique aux accents surréalistes. Une expérience aussi foisonnante que passionnante à découvrir au Magasin de Grenoble.

---

propos recueillis par Fabrice Bousteau

---



**Vous êtes célèbre pour vos expérimentations artistico-scientifiques. Comment un artiste tel que vous se retrouve-t-il commissaire d'une exposition sur la collection congolaise et japonaise de Jean Pigozzi ?**

Quand Jean Pigozzi m'a demandé si j'accepterais d'être commissaire d'une exposition sur sa collection d'art africain, je fus d'abord sceptique. Mais dès qu'il m'annonça qu'il avait constitué une collection assez importante d'art japonais, je devins enthousiaste. Aussi parce que cette collection recèle surtout de jeunes Japonais, de 30 ans et moins. Des gens dont je n'avais jamais entendu parler. Et le public encore moins. Si l'on y réfléchit, parmi les artistes japonais connus dans le monde, il y a le photographe Araki et Murakami, récemment exposé au château de Versailles.

**Vous avez refusé de prendre en charge l'exposition s'il ne s'agissait que de pièces africaines. Vous auriez pourtant pu exploiter les différents pays de ce continent...**

Pour deux raisons : d'abord, je n'aime pas du tout cette idée d'une seule Afrique. C'est un continent, pas un seul pays ! C'est, pour moi, d'une arrogance terrible que d'associer toutes ces nations parce qu'elles sont africaines. Cependant, je ne nie pas qu'un artiste soit influencé par son lieu d'origine. Je suis moi-même de nationalité allemande, mais je suis né à Bruxelles, où

j'ai vécu jusqu'à l'âge de 17 ans et, depuis onze ans, je vis en Suède... Je suis conscient que ce parcours m'influence considérablement. D'autre part, j'ai refusé de travailler sur la collection d'art contemporain africain de Jean Pigozzi dans sa globalité car cette dernière était trop dense. J'ai immédiatement pensé qu'il fallait choisir un pays pour le confronter au Japon. Pourquoi pas le Congo ? C'est non seulement le pays qui compte le plus d'artistes reconnus sur la scène internationale, mais c'est aussi un territoire qui me parle : je connais Kinshasa aussi bien que Tokyo !

**Cette expérience de commissaire d'exposition, comment la définiriez-vous ?**

Je suis un tricheur. Je ne me considère pas vraiment comme un commissaire d'exposition, n'ayant que peu d'expérience dans ce domaine. Si je le suis, je reste aussi artiste... je suis donc «double». Autant que cette exposition associant Japonais et Congolais peut l'être ! J'ai souvent travaillé autour de cette notion de dualité. En 2008, j'ai créé le Double Club à Londres, financé par Prada. Ouvert pendant un an, c'était un espace de divertissement alliant musique, art contemporain et design. Ce lieu unique en son genre rapprochait la musique occidentale et la musique congolaise. Une rencontre entre cultures.

**Carsten Höller lors de l'accrochage de l'exposition «JapanCongo» organisée au Magasin de Grenoble**



**En réalisant cette exposition, quelles correspondances avez-vous perçues entre l'art contemporain congolais et japonais ?**

Il y a sans conteste quelque chose qui relève du surréalisme chez les uns comme chez les autres. Au Congo, cette influence vient-elle de l'ancien colonisateur belge, de ses Ensor, ses Magritte ? Je ne sais pas. Chez les Japonais, le surréalisme s'exprime de façon plus inattendue ; dans cette collection, un certain nombre de pièces sont très *dreamy*, exploitant notamment des fantasmes sexuels. Cette idée qu'il n'existerait pas un surréalisme mais plusieurs, chacun étant propre à un pays, m'intéresse beaucoup.

**Vous tentez, sans justification, de rapprocher deux espaces très différents, le Congo et le Japon. Est-ce que cela aurait aussi bien fonctionné si vous aviez rassemblé les Pays-Bas et l'Inde ?**

Oui, j'imagine. Pour «JapanCongo», j'ai pris soin de ne pas mélanger Congo et Japon. C'est plutôt un rapprochement entre deux univers. Avec toujours le même principe au sein de chaque section : ne pas mélanger les artistes. Pour les Congolais, l'intégralité de la collection de Pigozzi a été retenue, soit 16 artistes au total, dont Pierre Bodo, Chéri Samba, Pathy Tshindele, Jean Depara, Cheik Ledy et Bodys Isek Kingelez. Pour les artistes japonais, j'ai procédé à une sélection des pièces, car il y en avait beaucoup trop. Restent, par exemple, Natsumi Nagao, Nobuyoshi Araki, Akihiro Higuchi, Kazuna Taguchi... Dans cette exposition, il n'est pas question de synthèse. Tout est présenté selon un principe mathématique, mais sans hiérarchie, avec une multitude de choses gérées parallèlement. C'est là, selon moi, le vrai pouvoir de l'art contemporain : dire plusieurs choses en même temps sans que s'installe de contradiction. C'est le rassemblement de ces pièces, congolaises d'un côté et japonaises de l'autre, le rapport entre elles, qui crée un sens, pouvant être perçu de manière différente d'un visiteur à l'autre.

**Japon d'un côté, Congo de l'autre. Comment avez-vous pensé l'accrochage ?**

Tout avait été auparavant conçu sur ordinateur. Et finalement, une fois arrivé au Magasin de Grenoble, je me suis dit qu'il fallait tout recommencer à zéro. Ici, la logique est encore double. Entre chaque artiste, il y a un espace de 20 cm à l'horizontale et 11 cm à la verticale.



**«C'est là, selon moi, le vrai pouvoir de l'art contemporain : dire plusieurs choses en même temps sans que s'installe de contradiction.»**



Les vues de «JapanCongo», une exposition où le visiteur peut contempler l'envers du décor (ci-contre, à gauche)



Entre les pièces d'un même artiste, j'ai laissé 5 cm. C'est tout simple. Comme des fleurs, ça pousse.

Ce qui m'intéresse, c'est de mettre en évidence les différences et les similitudes entre les deux arts. Le Congolais est passionnant parce que le Japonais lui fait face, et vice versa. Entre les deux, j'ai installé une sorte de corridor que le visiteur peut traverser à sa guise.

**Ce couloir adopte une forme courbe dans la partie congolaise et, au contraire, prend un aspect rectiligne dans la partie japonaise. Pourquoi ?**

Cela me semblait la forme la plus adéquate, car je voulais que ça se rapproche et que ça s'éloigne, un peu comme un goulot de bouteille. Une métaphore des rapprochements opérés dans l'exposition. Sur la courbe congolaise, l'accrochage est dense, façon Ermitage de Saint-Pétersbourg, car je veux qu'il soit plus ressenti que compris par les visiteurs. Ces derniers peuvent aussi passer derrière le mur courbe où l'on peut voir le modèle, une sorte de cimaise qui sert à cet accrochage.

**Justement, à propos de cette idée de modèle, les deux pendants arrière fonctionnent quasiment comme des sculptures des années 1970. De quelle manière pensez-vous que les visiteurs vont les percevoir ?**

Beaucoup de gens m'ont demandé si je n'allais pas accrocher quelque chose sur le mur du fond. Non, ce n'était pas l'idée... L'idée, c'était la symétrie: Congo d'un côté, Japon de l'autre; les œuvres d'un côté, l'envers du décor de l'autre. Là encore, il y a l'idée du double, l'intérieur et l'extérieur. ■



### **l'exposition**

Jean Pigozzi est le plus grand collectionneur d'art contemporain africain au monde, mais sa passion plus récente pour l'art japonais contemporain est moins connue. Elle est pour la première fois montrée au Magasin de Grenoble, grâce à la sélection magistrale opérée par l'artiste allemand Carsten Höller. Une mise en scène qui met en évidence les ressemblances thématiques ou formelles, mais aussi les dissonances radicales entre ces deux cultures.

«JapanCongo – Double regard de Carsten Höller sur la collection de Jean Pigozzi» jusqu'au 24 avril au Magasin – centre national d'Art contemporain de Grenoble • Site Bouchayer-Viallet • 155, cours Berriat 38000 Grenoble • 04 76 21 95 84 • [www.magasin-cnac.org](http://www.magasin-cnac.org)